

L'ÊTRE HUMAIN VALEUR ZÉRO :

«TIRZA» D'ARNON GRUNBERG

Sans doute Arnon Grunberg (° 1971) est-il l'auteur néerlandais le plus populaire, le plus marquant et le plus apprécié tant des lecteurs que des critiques. Il a obtenu en décembre 2009 le prix Constantin Huygens et est ainsi le plus jeune lauréat de tous les temps de ce prix de consécration, le plus important dans le monde néerlandophone après le prix des Lettres néerlandaises. Son œuvre constitue un fort bel exemple de «nihilisme créateur», un terme frappé du sceau de l'écrivain néerlandais W. F. Hermans (1921-1995)¹.

«Les gens, dit-il, font de leur vie une histoire. Ils instaurent ainsi un certain ordre. C'est à cela que servent les histoires. À mettre de l'ordre. L'histoire que j'en ai fait... Il prend une gorgée de café. Elle a dégénéré.» (p. 364). La parole est à Jörgen Hofmeester, le personnage principal dans *Tirza*, le roman publié en 2006 et qui vient de paraître en français. Pour ce livre, Grunberg ne reçut pas moins de deux des distinctions les plus prestigieuses dans l'univers littéraire néerlandophone, le Hibou d'or et le prix Libris de littérature.

Jörgen Hofmeester travaille comme rédacteur dans la section «fiction traduite» d'une maison d'édition située au *Herengracht* à Amsterdam. Peu de temps avant son départ à la retraite, on le met en non-activité tout en maintenant son salaire parce qu'un licenciement en bonne et due forme coûterait plus cher. Afin de sauvegarder les apparences, il quitte tous les matins son domicile pour se rendre, non à son bureau mais à l'aéroport de Schiphol, avec un manuscrit dans sa serviette. Là, il tue le temps en faisant des signes d'adieu à des passagers qui lui sont parfaitement étrangers. La femme de Hofmeester, une artiste peintre, l'a quitté trois ans auparavant pour aller vivre avec un ami de jeunesse sur une péniche d'habitation. À la suite de la rupture douloureuse d'une relation sexuelle avec un voisin du dessus de Hofmeester, sa fille aînée Ibi est partie vivre en France où elle tient des chambres d'hôte.

Tirza est un roman sur l'amour d'un père pour sa fille, qui dégénère totalement. Après le

départ de sa femme, Hofmeester s'occupe avec zèle de l'éducation de sa fille cadette Tirza, dont il estime qu'elle est surdouée, qu'il adore comme son soleil et qu'il étouffe en même temps par une attention et une affection largement exagérées et nullement adaptées à l'âge de celle-ci.

À quatorze ans, Tirza développe une anorexie, mais elle guérit dans une clinique spécialisée en troubles alimentaires, située dans un petit village du sud de l'Allemagne. Plus tard, pour célébrer la fin de ses études, le père organise pour sa fille chérie une fête qui se terminera en catastrophe; y participent aussi son ex-épouse qui avait soudain surgi de nulle part quelque temps auparavant et avait refait son nid dans la maison, ainsi que Choukri, le copain marocain de Tirza, avec lequel elle projette de faire un long voyage en Afrique avec la Namibie comme première étape. Aux yeux de Hofmeester, Choukri ressemble à s'y méprendre à Mohammed Atta, le terroriste suicidaire du 11 septembre 2001. En plus, comme il a perdu quasiment toute son épargne investie dans un fonds spéculatif qui n'a pas survécu à l'attentat, il considère le copain bronzé de sa blanche petite reine comme responsable et coupable de sa débâcle financière et il ne supporte pas qu'elle troque l'amour du père pour celui d'un amant.

Dans la troisième et dernière partie de ce volumineux roman, après avoir passé un week-end dans la maison vide de ses parents, Hofmeester accompagne sa fille et son copain Choukri à l'aéroport de Francfort, point de départ de leur voyage africain. En suggérant en même temps aux lecteurs à l'aide de *flash forwards* que l'histoire aurait bien pu avoir un autre dénouement, Grunberg parvient ici de façon magistrale à créer une tension importante. Une des phrases clés dans *Tirza* est: «Un jeu, Tirza. Parfois il faut jouer à être quelqu'un d'autre. C'est sain. Il faut faire preuve de souplesse avec son identité.» (p. 257).

Et n'est-ce pas précisément l'identité de Jörgen Hofmeester qui se révèle complexe et ambiguë? C'est un homme chez qui un certain sens des responsabilités bascule parfois vers une agressivité incontrôlable, qui se demande aussi s'il a bien eu une vie sexuelle normale parce que, pour lui, l'essence de la sexualité entre adultes est



Arnon Grunberg (° 1971), photo Kl. Koppe.

l'humiliation. Lui-même se considère comme un homme sans compassion. En Namibie, soi-disant à la recherche de sa Tirza et en compagnie de Kaisa, une petite orpheline de neuf ans qui a perdu ses deux parents morts du sida, Hofmeester prend conscience qu'il n'est en fait jamais devenu vraiment adulte, qu'il est toujours resté un enfant. *Tirza* est un thriller psychologique, mais aussi une histoire qui crée une réalité plutôt que de l'imiter. L'essence de l'identité de Hofmeester est le vide. Il considère sa vie comme un très long atterrissage forcé, il s'estime lui-même superflu, il trouve qu'il n'est personne. «Un monde sans être humain, c'est la beauté. L'obscurité, c'est l'être humain, rien d'autre, l'épicentre de l'obscurité, et la seule lumière qui émane de lui, c'est la lumière de la bête.» (p. 411).

«En tant que romancier, je plaide en faveur d'un regard plus réaliste sur l'être humain. Un être sans valeur - ce qui ne veut pas dire absurde. Un être sans valeur dominé par la souffrance, la peur et le désir de souffrir, la fuite mais aussi la

curiosité devant la souffrance», a dit Grunberg.
Dans *Tirza*, il a brillamment réussi à concrétiser
cette plaidoirie.

JORIS GERITS

(TR. M. PERQUY)

ARNON GRUNBERG, *Tirza*, traduit du néerlandais
par Isabelle Rosselin, Actes Sud / EHO, Arles
(ISBN 978 2 7427 8499 8).

Voir *Septentrion*, XXXV, n° 4, 2006, pp. 3-11.

1 Voir *Septentrion*, XXXII, n° 1, 2003, pp. 51-57.